

Chapitre 3

Enquête sur une disparition.

Il n'est pas d'usage de laisser ses inquiétudes troubler l'harmonie des repas aussi notre dîner se déroule-t-il fort calmement. Aldebert et Élisabeth nous mettent au courant des évolutions qui ont touché la plantation pendant notre absence. Pour faire vite, la guerre pèse de plus en plus sur la vie de tous les jours mais le fait que la plantation produise des biens d'utilité immédiate pour la ville a conduit les autorités de l'État de Caroline du Sud à ne pas trop la taxer, en particulier en matière de réquisitions.

Pour le moment on mange encore à sa faim à Charleston, si toutefois on a les moyens de s'offrir ce que vendent les marchés. Mais en ce qui concerne les biens industriels, on sent bien la pénurie de matières premières et en particulier de métal. Sié a pu embaucher un maréchal-ferrant habile parce qu'il est unijambiste et inapte au combat dans l'armée. Esclave affranchi d'une plantation de thé du sud de Charleston, il a quitté son ancien emploi qui lui a coûté sa jambe. Mais il fait des merveilles pour redonner vie à des outils de coupe émoussés, en particulier les socs de charrues. Seulement chaque reconstruction, chaque reforge, coûte un peu de métal et il est difficile de trouver du fer à aciérer tant il est pris pour l'usage militaire. Par relation et en insistant sur l'utilité de la plantation pour la communauté que représente Charleston, Aldebert est parvenu à se faire attribuer des chutes de ferraille venant de la pose des rails du dépôt ferroviaire, et en particulier des tire-fond endommagés. Il s'est aussi fait attribuer des barreaux qui étaient initialement destinés à la prison d'État qui devait être agrandie par le Département de la Justice avant la Sécession et qui se trouvaient en réserve pour la fabrication d'armes légères. Dans ce domaine, des fabriques locales ont entrepris de copier carrément des armes existantes, en particulier en matière de revolvers. C'est la maison Colt qui est la plus copiée. Des ateliers de Virginie produisent des copies du revolver modèle 1851 qui a tant la faveur de mes cousins Linières de Guadeloupe. Mais pour économiser l'acier que l'on réserve aux barilletts, aux canons et aux pièces dures comme les chiens et détentes, les carcasses sont en laiton ou en fer carboné assez tendre. On économise ainsi les fraises et perceuses pour usiner les pièces qui ne demandent pas une très grande résistance.

Pour économiser la poudre et surtout le plomb, la plupart des revolvers destinés à l'armée et à la marine sont forés et rayés au calibre 36 centièmes de pouce ce qui correspond à un peu plus de neuf de nos millimètres. Mais déjà le revolver Colt de 1851 ne se trouvait en Caroline du Sud qu'en calibre 36. Il a fallu l'esprit d'indépendance de M. Le Mat pour proposer à la commission de réception de l'armement son revolver en calibre 41. Le calibre 36 est en faveur dans les équipages de la marine depuis avant la Sécession. Il faut reconnaître qu'une balle de ce calibre avec la bonne charge est d'une efficacité suffisante pour jeter un cavalier à bas de sa monture et permet pour la même masse de plomb transportée de tirer davantage de projectiles.

Le gros problème des forces confédérées réside dans les armes longues individuelles. Nos forces manquent de carabines et de fusils modernes. Si le mousquet à percussion est assez répandu, nombre de nos unités sont encore équipées de batteries à silex. Par beau temps, nos soldats sont satisfaits de ne pas avoir à transporter des amorces au fulminate, mais par temps de pluie, il est presque impossible de faire du tir de guerre. À la chasse, quand on n'a pas la contrainte de l'ennemi, on peut faire en sorte de protéger sa platine à silex d'une petite pluie. Mais au combat cela devient pratiquement impossible. Il y a bien des carabines Maynard, mais en trop peu d'exemplaires. Alors que les yankees disposent de plus en plus de carabines Sharps qui permettent le tir presque jusqu'à un demi mile pour les meilleurs tireurs, mais surtout qui permettent de recharger en restant en position du tireur couché, évitant ainsi aux soldats de devoir se lever sous le feu ennemi pour recharger.

Assez vite, après le passage d'un ange, assez déplumé il faut le dire, la conversation porte sur le bébé à venir. Et bien sûr sur les spéculations quant à son sexe. La Bonne Lucie dîne à notre table et y va de son commentaire. « Mon Hélène portant haut son enfant donnera naissance à un garçon », affirme-t-elle. La naissance devant avoir lieu en juillet, la brave femme émet le souhait que ce soit un mois de juillet pas trop chaud. Elle envisage à haute voix les moyens de rafraîchissement de la chambre avec des jalousies en bois, des rideaux mouillés, bref toutes les recettes connues et mises en œuvre tous les étés chauds.

La famille la laisse parler en souriant. Pendant ce temps on n'a pas à entretenir la conversation mais chacun se dit que la température de la maison risque bien de n'être qu'un souci fort mineur en juillet prochain.

Nous montons nous coucher assez tôt. Parmi les nouveautés de la maison est une nouvelle salle de toilette avec une baignoire comme dans un hôtel. Et il y a même deux robinets pour la remplir. Nous y avons fait honneur avant le dîner pour nous débarrasser de la moiteur de notre voyage avec une nuit passée en roulant. Nous retrouvons notre lit pour la première fois depuis plusieurs mois. Il sent bon le produit de la pharmacie de Pierre qui vise à tuer les parasites de literie, puces, punaises et autres mites. Les draps de coton rêches sentent le savon fin et le lavandin. Hélène se blottit contre moi et me fait comprendre qu'elle souhaite que je m'occupe d'elle. Maintenant qu'elle sent le bébé bien accroché, elle a de nouveau envie de... tendresse.

Nous dormons d'une traite jusqu'au matin. « Profitons-en me dit-elle lorsque je me réveille. Quand le bébé sera là, il faudra que je me lève la nuit pour le nourrir. » Hélène ne veut pas entendre parler de nourrice si elle peut nourrir son enfant elle-même.

Nous prenons le petit déjeuner en famille. Pierre est reparti hier soir pour son logement en ville. Je passe la matinée à éplucher les documents que contient le paquet que m'a laissé maître Kahana avant de partir pour Boston. Il s'agit de fiches de recettes de ses préparations reliées en un véritable grimoire de spagyrie. Tout ce travail est manuscrit et comporte bien trois-cents pages au format in-quarto¹. Les dessins et croquis y sont donc parfaitement lisibles. D'après la lettre que m'a laissée le pharmacien spagyriste, cette copie est le travail de l'un de ses apprentis à qui il l'avait confié à titre de travail d'étude. En faisant les copies de ces pages, ce drôle a appris le métier mieux qu'en écoutant des leçons dispensées par des maîtres d'école. La partie introductive, toutefois, est de la main de Maître Kahana lui-même. Elle est assez récente et je reconnais son écriture. Il a manifestement rédigé ces vingt-cinq pages de « préface » à l'encre de seiche parce que l'ouvrage dégage une légère odeur de poisson. Et je vois bien par des exemples non développés et des allusions qui pourraient paraître hermétiques que cet homme estimable a fait ce travail à mon intention à moi seul. Je suis d'autant plus touché de ce précieux témoignage.

Je suis descendu de ma chambre bureau pour rejoindre Hélène dans la salle de classe où elle et sa sœur préparent une leçon de lecture pour une dizaine d'enfants. Je les laisse œuvrer et en sortant vers la véranda je croise Aldebert en tenue de ville.

- Je viens de recevoir un câble de l'état-major. Paul Hunter est à nouveau à la recherche d'André. Il serait en route vers ici avec deux pisteurs. Pierre-Hubert, il nous faut absolument le retrouver avant eux. Tertullien nous manque bien, en ce moment. »

On m'a dit que Tertullien est parti à Columbia pour tenter d'y trouver, grâce au bureau de placement, des ouvriers agricoles volontaires pour venir travailler dans les champs Toppenot. Il a télégraphié qu'il serait de retour dans trois jours. Il aura été absent pendant presque une semaine. Il a recruté quatre engagés qui reviennent de l'Ouest et de la « *frontier* », ruinés et dégoûtés à jamais des mines d'or et d'argent. Mon ami ne donne pas de détails sur

¹ À peu près les dimensions du A4 de notre époque.

eux et nous verrons bien ce qu'il nous ramène. Pendant notre absence, mon « associé » s'est installé définitivement dans ce qui fut une des cases des esclaves de la maison. Il l'a agrandie et s'y est installé avec son épouse. Parce que c'est fait, il est marié. Un drapeau français flotte à un mât qu'il a planté dans son jardin. Aldebert le lui a demandé puisqu'il dispose d'un passeport diplomatique pour « les États-Unis d'Amérique » et d'un laissez-passer du Département d'État de la Confédération des États d'Amérique signé de la main même du Secrétaire d'État Hunter. Sans être une ambassade, la maison de Tertullien est tout de même sous statut diplomatique. Une question me vient à l'esprit à l'adresse de mon beau-père.

- Ce Paul Hunter est-il parent de notre Secrétaire d'État ?

- Non. C'est un immigré francophone qui a gardé son prénom et pris un nom à consonance américaine. Lorsqu'il vient chez nous il opère en général avec deux acolytes eux aussi francophones. Et eux, j'ai bien l'impression qu'ils sont carrément français. Je me demande comment il a pu se faire désigner comme prévôt des unités de recherche des déserteurs de l'État. C'est encore une affaire de magouilles sordides. Il y a de la politique locale là-dessous. Il a divisé sa milice en plusieurs unités de recherche. Et il use et abuse de ses prérogatives. Il peut pénétrer à peu près partout quand il veut et ses agents aussi.

- Même chez des diplomates français ?

- Je ne suis pas sûr que ces rustres aient quelque notion que ce soit de ce qu'est l'extra-territorialité.

- Mais il y a bien une autorité politique confédérée qui contrôle les agissements de ces soudards !

- Oui, c'est Hunter ! Il est le prévôt en chef de la milice de la Caroline du Sud et a son QG à Charleston.

- J'ai déjà participé à une action qui a mis une de ces patrouilles hors combat en Virginie ; à Alexandria...

- Je sais et vous nous avez ramené Maître Shlomo Kahana et sa famille, pour notre plus grand bonheur... Mais la situation se dégrade tant entre les Wasp et les minorités, surtout celles qui ont un peu de bien, que nos amis juifs ont dû se réfugier au Nord, loin de la guerre. Alors maintenant, Hunter et ses sbires n'ont en vue que de faire main basse sur ce qui nous reste de biens ici à la plantation. Et quand la guerre sera finie, si elle se finit mal, nous auront les équivalents yankees, des gens de sac et de corde, qui viendront pour nous voler nos terres et nos récoltes. Mais si vous voulez faire un sort aux soudards de la posse de Hunter, il va vous falloir prendre plus de gants qu'à Alexandria. Il y a derrière lui un certain Stephan Hintermaier. C'est un ambitieux qui espérait en 1857 avoir l'investiture des républicains pour les élections au Congrès. Il a été battu à plate couture et a eu du mal à s'en remettre. Sa fierté a été bien mise à mal. Depuis, il cherche à se venger. Comme il est tout de même suivi par une frange malfaisante d'activistes qui n'attendent qu'une occasion pour se lancer dans l'action violente anti yankees et anti autorités confédérées qu'ils jugent trop « molles envers les nègres, les natives et les Chicanos », lesdites autorités évitent d'ouvrir un front direct contre lui et ses suppôts. Ses suppôts parmi lesquels Hunter. En le mettant au commandement de la milice anti déserteurs, on lui a fait un cadeau empoisonné. Il ne saura pas rester dans des limites acceptables et va sans aucun doute commettre des exactions qui le conduiront devant une cour. Ce crétin se voudrait être une sorte de Quantrill de la Caroline du Sud.

- Quantrill ? »

J'ai vaguement entendu parler de Quantrill et sa bande de francs-tireurs qui se livrent en civil à des coups tordus contre les dépôts yankees. Mais apparemment pendant notre absence en France, il a définitivement franchi les barrières au-delà desquelles il n'y a plus de raison.

- Oui. Vous savez qu'il a repris ses troupes et a quitté l'armée officielle. Il a emmené ses gangsters au Nord, dans le Missouri. Il mène soi-disant des opérations de harcèlement

contre les yankees, mais en fait il se livre au pillage et aux crimes en évitant soigneusement les soldats bleus. Il rameute toute la racaille possible et la conduit dans ses équipées démentielles. Ce type était incapable de la moindre discipline et il a fini par se sentir obligé de partir. Personne ne les a retenus, lui et cinglés. Eh bien, Hunter se verrait bien une sorte de petit Quantrill « au service de la loi anti-déserteurs ».

Je reste un instant silencieux. Les profiteurs de guerre ont toujours existé mais aujourd'hui, dans notre monde moderne, leurs moyens de nuire sont décuplés par le progrès. Aldebert m'apprend qu'André, loin d'avoir déserté, est en train de mettre sur pied une unité de scouts indiens qui serviront d'éclaireurs mais dont un petit nombre recevra des missions secrètes pour lancer des opérations de sabotage sur les arrières de l'ennemi. Nul ne sait où il se trouve en ce moment, sauf Robert Lee et « Stonewall » Jackson. Et encore n'en ont-ils qu'une idée approximative. Le point de liaison est à la plantation où des femmes indiennes viennent porter pour le marché des toiles tissées par elles. Au lieu de continuer une vie nomade, elles ont définitivement quitté les réserves séminoles de Floride et vivent dans un village sédentarisé sur une île de l'estuaire de cette rivière proche de Charleston que l'on appelle Wappoo Creek. Je ne serais d'ailleurs pas surpris qu'André et ses troupes à l'instruction se fussent rassemblés sur la même île ou une voisine. Pour franchir ces cours d'eaux au régime fluctuant, aux rives encombrées d'alligators et aux forêts truffées de serpents et de pumas, il faut plus de courage que n'en montrent en général ces poux de pubis que sont les volontaires miliciens.

Seulement, comme le commandement militaire ne veut pas de fuites sur la mise sur pied de cette petite unité d'action secrète, elle n'a officiellement aucune existence. Il est donc naturel que Hunter recherche André. Sans le trouver, bien sûr. J'en suis là de mes réflexions quand une sonnerie de trompe de chasse annonce l'arrivée de gens dans la grande allée de chênes aux branches garnies de bouquets de « barbes d'Espagnols ». Aussitôt on voit apparaître, sortant des ateliers, du fumoir, de la buanderie, les employés de la maison portant qui une fourche à purin à crocs de fer, qui une faux, qui un croissant d'élagueur, qui un coupe-coupe que l'on appelle « sabre à canne » en Guadeloupe. Je vois même notre maréchal-ferrant approcher avec un solide coach gun dont il vient de faire l'entretien périodique. Une bonne vingtaine de personnes, hommes et femmes, se massent en cercle autour de la maison.



Hommes et femmes se massent en cercle autour de la maison

Je reprends mon LeMat sur la table de décharge où je l'ai déposé en entrant dans le bureau. Je voulais aller faire une petite séance de tir, histoire de ne pas perdre la main et aussi de tenter de me familiariser avec le tir de vitesse. J'ai une bonne cinquantaine de balles encartouchées pour le canon rayé et une dizaine pour le canon lisse. Aldebert me voit prendre mon arme et me regarde froidement tandis que je la passe dans mon ceinturon sur mon ventre. Lui ouvre le tiroir de son bureau et en sort une poivrière à double action. On vise assez mal avec ce genre d'arme mais la charge de poudre en est assez forte pour pousser efficacement des balles de 41. Il passe l'arme dans la large poche de sa veste d'intérieur. En arrivant sur la véranda, je vois trois cavaliers avancer au tout petit trot sur la grande aire du jardin à la française. Oh, il y a plus de pelouse que de buissons et les allées de sable permettent de se promener sans mettre les pieds dans la boue lorsqu'il pleut. En tête, Hunter que je vois pour la première fois. Aldebert me l'annonce à voix basse entre ses dents. Les gens de notre plantation font maintenant un mur au bas des cinq marches de l'escalier qui conduit depuis la terrasse d'arrêt des visiteurs au niveau du plancher de la véranda. Au centre, des hommes et des femmes âgés de la quarantaine, sans armes, mêlés aux ouvriers blancs. Les employés avec outils agricoles à capacité de nuisance entourent le groupe pour le protéger des trois blancs qui arrivent au pas de leurs montures. Devant cette masse déterminée le chef de l'équipe s'adresse à Aldebert pour lui demander si nous avons des nouvelles d'André.

- Je n'en ai pas, Paul. Et si j'en avais, ce n'est pas à vous que je les transmettrais.

- Faites attention à vos propos. Ils pourraient bien être retenus contre vous devant une cour.

- Il me semble que la Confédération a des sujets plus sérieux à traiter que des mots à l'égard d'un planqué de l'arrière. Hunter, je vous le dis : si d'aventure nous perdons cette guerre, croyez-moi je ne donne pas cher de votre avenir. Et si nous la gagnons, ce que je souhaite ardemment, vous vous retrouverez, vous, devant une cour pour avoir abusé de vos pouvoirs. Et pillé les citoyens de cet État sous les prétextes les plus fallacieux. »

Les paroles d'Aldebert sont suivies d'un silence froid... que je romps.

- Monsieur Hunter, puis-je vous suggérer de regarder vos deux acolytes. Voyez comme ils ne savent pas où dissimuler leur visage. »



Voyez comme vos acolytes ne savent où dissimuler leur visage.

Hunter se tourne sur sa selle. Puis il me regarde à nouveau. Je poursuis :

- On dirait bien qu'ils essaient de faire en sorte que je ne les reconnaisse pas. Voyez-vous, Monsieur Hunter, l'Amérique est une terre d'opportunités même et surtout pour les relégués du bagne de Guyane en rupture de ban. Vos deux acolytes se sont fait remarquer il y a trois ans en Guadeloupe. Et on a pu ainsi découvrir qu'ils étaient en rupture de ban. Ils étaient mêlés à une sale affaire de combats de coqs interdits puisqu'ils n'avaient pas de patente, et surtout, ils truquaient les combats. Je ne sais pas comment il se fait que je les retrouve ici, mais en vérité je vous dis ceci : dès que la France aura reconnu la Confédération des États d'Amérique, notre gouvernement demandera leur extradition. Pour un retour au bagne, mais cette fois sans espoir de revenir de l'île du Diable. Parce qu'ils ont du sang sur les mains en France et en Guadeloupe. »

Me tournant vers eux, je continue en français :

- Pourquoi êtes-vous venu pourrir le sol de l'Amérique du nord avec vos semelles usées par les fers ?

- Écoute, le Baron de mon cul. On est venus ici pour fournir des soldats à la Confédération des États d'Amérique, pour l'aider à gagner cette guerre contre les nègres. Nous les relégués, en Guyane, notre seul choix si on voulait bouffer c'était de travailler chez les Guyanais. Et seuls les nègres acceptaient de nous employer. Et ils se vengeaient sur nous d'avoir été esclaves. J'ai jamais trop aimé les nègres au cours de mes navigations au long cours mais depuis mon passage en Guyane, c'est au plus fort que tout et ça disparaîtra qu'avec la mort. Je suis ici pour casser du nègre, écraser leurs gosses sous ma botte, éventrer leurs salopes de femmes pour qu'elles ne pondent plus, châtrer les gonzes et les remettre en esclavage. Et si je crève dans cette affaire, rien à foutre : un peu plus tôt un peu plus tard, de toute façon on finit tous dans le trou.

- Écoute bien le « baron de ton cul », gibier de potence. Si je te vois rôder autour d'ici, je te donne à bouffer aux alligators. »

Je reprends en anglais. « Monsieur Hunter, vous avez parfaitement compris notre échange. Alors je vous avertis que je suis porteur d'un laissez-passer diplomatique, signé par le Secrétaire d'État lui-même. Si je lui dis qu'un loustic dans votre genre se livre au pillage des citoyens de la Caroline du Sud en ayant « emprunté » son nom, je ne suis pas sûr qu'il apprécie. Vous êtes mal vu ici, et je vous prie de disparaître de ma vue. Si vous pensez avoir tous les droits, vous vous trompez. Je suis d'un tempérament calme et posé mais je n'ai pas de leçon de patriotisme à recevoir de vous. Cherchez les déserteurs, c'est votre tâche mais fichez nous la paix. Ici on travaille pour nourrir les gens. Nous avons suffisamment de peine à travailler tant les fournitures sont devenues chères et surtout rares. Si la marine yankee ne fait que nous gêner sans nous couper tout approvisionnement, ce dont nous ne pouvons nous passer arrive en moins grande quantité et à des prix prohibitifs ce qui nous impose des trésors d'ingéniosité pour faire face à nos besoins. Quant à vos acolytes, je suis bien placé pour savoir que ce sont des criminels en France. Ils étaient au bagne pour cela, sans doute parce que la cour d'assises a été trop clément. Dites-leur d'éviter la plantation parce qu'ils pourraient bien recevoir quelque projectile létal si on les voit sur nos terres.

- Protégez André Toppenot tant que vous le voudrez. Nous, nous prendrons ce déserteur. Et nous vous ferons fusiller pour complicité.

- André a disparu dans la nature. On ne sait exactement ni où ni pour quoi faire. Mais le connaissant comme je le connais, ce n'est sûrement pas pour nuire à la Caroline du Sud et encore moins au sens de l'honneur.

- Il a tué un homme en duel parce que cet homme était un patriote qui soutenait la Sécession. Il paiera pour ça aussi.

- Le duel était pipé au départ. Ce batteur d'estrade fauteur de guerre a exigé un duel au sabre. Une arme qu'il savait manier et dont il pensait qu'André ignorait tout. Quel

courage ! Malheureusement pour lui, André se destinait à West Point et s'entraînait non seulement à l'épée comme tous les fils des familles aisées du Sud, mais aussi au sabre, arme typiquement militaire et symbole de l'officier que ce soit chez les yankees ou chez les confédérés. Et votre bravache s'est fait moucher d'un solide coup de taille par le jeune André. Vous pouvez recommander l'âme de ce vieux salaud à Dieu, moi je dis : "Que le cul lui pèle dans le feu de l'enfer !" Et si je vous vois traîner dans les limites de la plantation sans que vous en ayez demandé l'autorisation, il vous en coûtera.

- La milice a le droit d'entrer partout !

- Vous n'êtes pas la milice, Hunter. Vous y servez, vous n'êtes pas en droit de vous en servir. Et vous devez y servir en respectant les lois de cet État. Quant à vos deux acolytes, ils ne sauraient appartenir à une troupe régulière fût-elle une milice. Ils sont plutôt des sbires qu'un *sheriff* d'une ville de la *Frontier* engagerait dans une posse pour procéder à un lynchage que l'absence de juge permettrait de présenter comme « légal ». Je ne vois pas là une patrouille de milice mais bien une posse armée composée de deux bagnards en rupture de ban avec à leur tête un forban de la pire espèce. Vous me paraissez bien jeune et bien alerte pour ne pas servir dans l'armée régulière. Alors je vous le conseille, disparaissez des terres Toppenot. »

Aldebert est resté coi pendant cet échange houleux. Les ouvriers de la plantation ont eu du mal à tout comprendre parce qu'il leur manque l'échange que j'ai eu en français avec les deux bagnards. Mais il semble que quelqu'un traduit et que les ouvriers ont compris qu'un litige grave existe entre les deux miliciens et moi. Puis à un mouvement de houle, je comprends que le traducteur a évoqué les buts de guerre des deux crapauds : « casser du nègre ». Je regarde la foule et je vois au dernier rang la haute silhouette de Gidéon. L'apprenti du pharmacien Kahana est resté à Charleston où il travaille comme potard avec Pierre Toppenot. Lui qui est né en Martinique a bien compris les propos anti nègres de mon interlocuteur. Et je le vois maintenant dominer la foule de sa haute stature. Il tient à la main un *coach gun*, apparemment de calibre 10. J'entends les clics d'armement des chiens. Il semble qu'Hunter les entende aussi. Il a un geste vers la crosse d'une carabine qui sort de son fourreau de fonte de selle.

- À votre place, je resterais tranquille, Hunter. »

Pierre qui n'est pourtant pas un fanatique de la force est apparu à l'orée du bois qui longe le côté sud de l'aire d'accueil, à notre gauche depuis la véranda. Son cheval est sorti en arrière et à droite des voyous qui nous font face. Au pas, en silence, ainsi qu'il a été dressé par Ann Miller et Pierre. Pierre pointe sur la posse une carabine que je reconnais être une Sharps. Une arme récente qui donne la supériorité technique aux yankees sur nos fantassins. Même les rares qui sont armés de carabines Maynard sont surclassés par les Sharps permettant le tir juste² à près d'un demi mile. La grosse bouche de cette carabine menace le groupe des trois « bras-cassés ». Les deux repris de justice avaient commencé à approcher les mains des armes qu'ils ont glissées dans leur ceinture avant d'arriver chez nous mais ils s'interrompent prudemment. La balle de Pierre n'en touchera qu'un, mais pour celui-là c'est à coup sûr la blessure grave voire mortelle. Si ce n'est sur le coup, du moins à court terme. Et les deux canons du *coach gun* de Gidéon traiteront les deux survivants. Alors Hunter comprend qu'il a affaire à trop forte partie. Lentement, comme à regret, il se retire au petit trot par l'allée cavalière empierrée de gravier de calcaire blanc.

Le groupe de néfastes parti, Pierre fait avancer son cheval en le guidant par les jambes. Il oriente son arme vers le ciel et remet le chien au cran de sûreté en position demi armé. Sié s'avance et prend les rênes de la jument. Pierre met pied à terre, sort un couteau de poche pour enlever l'amorce de sa carabine. C'est alors que je remarque à la fenêtre du petit

² Une arme juste est une arme précise *et* réglée.

bureau où Toutant de Beauregard a donné l'ordre d'installer un poste de télégraphe militaire, le télégraphiste goguenard, un énorme Colt Walker à la main.

Dans le sous-bois, un bruit de sabots sur la terre grasse et tapissée de feuilles tombées de la canopée trouble le silence tendu qui ne s'était pas encore dissipé. Sortant du sous-bois, à notre droite un groupe d'indiens séminoles sans peintures sur le visage émerge de la lisière sur des mustangs qu'ils montent à cru. Ils sont « en civil ». Ils ont des armes à feu à silex pour la plupart. Au milieu d'eux, habillé aussi en vêtements de peau à franges, je reconnais le visage souriant d'André. Il arbore un revolver Remington dans un étui de cuir teint en noir qui est à l'évidence un étui d'uniforme au rabat coupé pour laisser la crosse libre d'accès. Le passant de cet étui est traversé par un large ceinturon indien décoré de bandes multicolores. Mon beau-frère monte un cheval que je n'ai jamais vu à la plantation mais qui semble propriété militaire. La selle de ce cheval est manifestement une pièce d'équipement d'artillerie et il y pend un sabre que je reconnais pour être du même modèle que celui qui a servi au duel d'André peu après notre arrivée à Charleston, Tertullien et moi.

Les indiens se déploient de part et d'autre d'André et s'arrêtent en arc de cercle. N'étaient les vêtements et les harnachements des animaux, on se croirait à une reprise de dressage d'un escadron de cavalerie. Alors j'aperçois mieux le visage ridé du chef indien qui se tient à côté d'André : c'est le père d'Ann Miller. Mais en vêtements de daim de guerrier indien et avec ses plumes, je ne l'avais pas reconnu. Il fait un geste du bras gauche et l'un de ses guerriers descend de son mustang pour prendre la bride unique de celui de son chef. Celui-ci et André mettent pied à terre. Aldebert descend de la véranda et se porte à la rencontre des deux hommes. Les deux chefs de familles se disent quelques mots. Le chef rit, ce qui est très inhabituel chez les indiens. Puis les deux hommes se serrent la main en un cérémonial très français. Le chef revient à sa monture tandis qu'André vient embrasser son père. Il me serre ensuite la main en me disant à voix basse : « Pas de photo, surtout. Nous n'avons pas de peintures de guerre pour nous cacher le visage. »

Sage précaution, de toute façon je n'ai pas préparé ma chambre photographique. Il est vrai que si quelque néfaste mettait la main sur une plaque prise par moi montrant André avec des indiens, j'aurais du mal à prétendre ne pas savoir où il est. Pendant ces salutations les guerriers sont retournés se mettre à couvert des sous-bois. J'ai beau savoir qu'ils ne sont pas loin, je ne suis pas capable de les repérer. Bien dressés, les mustangs sont sûrement couchés et ne font entendre aucun bruit. Les guerriers immobiles se confondent avec les herbes du sous-bois. André nous rassure sur sa santé et ses amours. Il ne peut nous dire où est installée sa troupe mais il n'est pas très loin en territoire bien protégé par les marais. Il dégage une forte odeur de suint de daim mais surtout d'une plante qui rappelle la sauge. Comme je lui en fais la remarque, il m'explique que c'est pour lutter contre les fièvres des marais. Je lui donne l'accolade, il embrasse ses deux sœurs et rejoint le chef. Comme au théâtre, les guerriers surgissent de l'herbe immédiatement suivis dans leur remise sur pied par les mustangs qui étaient effectivement plaqués au sol. C'est alors, grâce à un geste de la main qu'il m'adresse, que je reconnais Ann Miller. Il ne porte plus son uniforme confédéré mais est revenu au costume de peau. Il a toujours ses bottes indiennes qu'il n'avait pas abandonnées lorsque je l'ai rencontré sur la voie ferrée. Et manifestement, il est toujours gaucher en matière de port de son revolver qui pend sur sa hanche dans le même étui fatigué. À côté de lui, un homme un peu plus âgé et qui ressemble à son père ; il me semble reconnaître le frère d'Ann, mais d'ici avec la pénombre et sans mes lunettes, j'ai du mal à en être sûr.

Nous sommes rassurés sur le sort d'André. Sans savoir exactement où il gîte, il semble en forme et entouré de guerriers valeureux. Il commence à prendre des attitudes indiennes et semble devenir « taiseux », comme on dit par chez nous. Il a tout de même glissé à son père qu'il ne va pas tarder à lui donner des nouvelles. Aldebert nous prend dans son bureau, Pierre, Hélène et moi. Élisabeth est avec nous mais Françoise est priée de rester en

dehors de tout cela. Elle ne dit rien et j'en suis surpris, mais je compte cela comme une maturation de son caractère. Tertullien, nous explique mon beau-père, a installé une sorte de relais de chasse près des limites sud de la plantation, dans une clairière ouverte au moment du dernier essartage, en novembre 1860. Depuis, cette clairière est restée en friche, mais les indiens de passage y font escale parce qu'ils y trouvent de l'eau et du petit gibier. Il y a encore des déplacements entre les zones de la Géorgie et celle de la Louisiane qui empruntent des routes anciennes. Ces tribus pacifiées ont de plus en plus de mal à trouver des endroits pour s'installer une quinzaine en étape qui permette de faire reposer les familles et soigner les mustangs. Déjà du temps de l'enfance d'Aldebert, certains planteurs laissaient passer les mouvements de clans qui traversaient les terres sans causer de préjudice. Quelques tribus étaient descendues le long du Mississippi avec les colons français du Canada en 1763 aux temps maudits du « Grand Dérangement ». Beaucoup d'indiens de ces tribus parlaient français en plus de leurs langues traditionnelles et l'habitude s'est perpétuée. Tertullien s'est absenté depuis un mois et il a aménagé ce relais de chasse comme un poste forestier officiel, mi bureau d'affaires indiennes, mi poste de garde forestier. Seulement, avec l'appui d'une escouade de sapeurs transmetteurs de la compagnie d'infrastructure de Charleston, il a pu tirer une ligne télégraphique enterrée depuis le « camp » en rondins jusqu'au poste de télégraphe officiellement installé à la plantation. Le but de cette installation est de pouvoir communiquer par vacations avec André ou le chef indien plus discrètement qu'en procédant par estafettes. Son déplacement pour recruter des ouvriers permet de faire savoir à tous qu'il est bien en train de s'occuper des affaires de la plantation. Ses activités secrètes d'aménagement du relais de chasse restent ainsi dans la plus grande discrétion.

- Le contrôle fil a été réalisé au cours de la nuit dernière. Et notre télégraphiste a pu prévenir Tertullien encore au « pavillon de chasse » de la venue de Hunter et ses sbires.

- Mais qui connaît le morse, là-bas ?

- Tertullien, André, Ann Miller et son frère. Ils ont appris avec les sapeurs-transmetteurs. Et ils sont de plus en plus véloce. Bon ils utilisent un code avec des mots courts qu'ils appellent le code « Q », mais je n'y connais rien.

- Moi je le connais », réponds-je à mon beau père. « L'avantage c'est que si on transmet en code « Q »³, on se comprend même si on ne parle pas la même langue. Par exemple, si je dis « QRM QTH1 QSY QTH2. », cela signifie : « Il y a des troubles à notre site de résidence principal, mouvement vers la résidence de secours. » Si je dis « QTH1 retour à QRO QSY QTH1 73 », cela signifie « La résidence principale est redevenue saine, mouvement de retour vers résidence principale. Amitiés. »

Ce système permet de remplacer nombre de mots longs par des trigrammes plus rapides à transmettre par télégraphe.

- Mon gendre, vous ne cesserez de me surprendre.

- Si je pouvais surprendre nos ennemis... »

L'ambiance est agitée parmi les ouvriers et les contremaîtres de la plantation. La Bonne Lucie nous raconte les échanges de propos acerbes contre Hunter et ses hommes. La diatribe du bagnard en rupture de ban contre les nègres ainsi que ses imprécations haineuses ont semé une vive émotion tant chez nos ouvriers nègres que chez les blancs, qu'ils soient cajuns ou mexicains. Aldebert demande à Sié et Gidéon de faire rassembler la trentaine d'hommes et femmes qui vivent sur la plantation pour leur parler.

Vers seize heures, tout le monde est là.

³ C'est en 1912 que le code « Q » s'est vu conférer un statut international officiel. Il était employé depuis que les anglo-saxons avaient adopté le sémaphore, le morse pour l'hélioscope puis pour le télégraphe électrique. Ils s'en servaient dans leurs colonies comme une sorte d'espéranto. De façon officieuse, tous les transmetteurs du monde s'y étaient mis peu à peu.

- Mes amis, vous avez entendu les propos de ce soudard qui travaille pour Hunter. Il s'agit de divagations d'un gangster aveuglé par la haine... Ne croyez pas que nous pensions comme lui... »

Aldebert s'interrompt parce qu'une femme affranchie a levé la main. C'est une ouvrière des champs de coton qui vit avec sa fille de cinq ans et son mari, lui aussi affranchi, dans une des cases de l'ancien lotissement des esclaves.

- Oui, Joséphine, Nous vous écoutons.

- Monsieur Aldebert, nous savons que nous sommes ici avec de bons maîtres. Nous avons peur des yankees mais moins que de la posse du capitaine Hunter.

- Pourquoi avez-vous peur des yankees, Joséphine ?

- Parce que nous avons tous entendu des histoires sur ce qui se passe pour les nègres au Nord. Ici au moins nous vivons au chaud une bonne partie de l'année. Et nous sommes bien parce qu'on ne nous a jamais battus, on ne nous a jamais abusés⁴. On sait bien que s'ils gagnent la guerre, ils vont voler tout ce que nous avons, ils vont faire semblant de nous affranchir, mais c'est déjà fait et ils vont essayer de dresser les nègres les uns contre les autres pour mieux nous écraser ensuite. Et maintenant il y a ce Hunter qui ne va pas lâcher notre plantation. »

Aldebert hésite un peu mais Pierre, qui travaille avec Gidéon à la pharmacie, prend la parole avec l'assentiment de son père.

- Vous avez vu que des indiens ont décidé de combattre avec Monsieur André. Je ne peux pas vous en dire plus que ce que je sais, mais cette petite unité secrète nous protégera des exactions de la posse. Reprenez votre calme et faites-nous confiance comme nous vous faisons confiance. »

Les ouvriers se regardent, les maris regardent leurs femmes et les enfants. On sent comme une sorte de soulagement. Ces braves gens font confiance à Aldebert. Les Toppenot n'ont jamais menti à leurs gens, ne les ont jamais maltraités. Pour ces affranchis dont certains de fraîche date, il est réconfortant de croire en le « Maître » parce que la contestation ne court pas dans les rangs de la plantation Toppenot. Je suis plus inquiet des mouvements de haine et de revanche qui commencent à naître dans certaines villes du Sud. À la frontière méridionale de la Caroline du Sud, la ville de Savannah en Géorgie est traversée par des mouvements de troubles dans certaines communautés nègres. Alors que cette ville compte de nombreux affranchis qui servent dans des unités militaires d'infanterie ou d'artillerie, il naît une ambiance d'insurrection anti blancs dans d'autres couches de la population essentiellement d'esclaves. Des esclaves qui ont refusé d'aller servir dans l'armée confédérée sont prêts à fomenter des révoltes. Et nous ne sommes qu'au bout d'un an de guerre ; les combats ne sont pas encore arrivés directement jusque là-bas ! Ce qui m'inquiète le plus, c'est que ces insurrections larvées associées à des frustrations de petits blancs attachés à conserver les esclaves dans leur condition risquent de générer des mouvements incontrôlés de contre-insurrection animés par des nervis et des pauvres types dévoyés. On pourrait bien voir naître des partis racistes ayant pignon sur rue voire pire : des sociétés secrètes d'action clandestine.

Le simple fait que les milices de recherche des déserteurs puissent être animées par des gens de sac et de corde⁵ pourtant tout à fait aptes au service armé me semble particulièrement inquiétant.

Plus cela va et plus j'ai la sensation que notre plantation est une sorte de havre dans un enfer qui s'approche. Une fois le tumulte passé, une fois confirmée la solidarité entre les Toppenot et leurs employés, chacun retourne à ses occupations. Avec l'arrivée du printemps, l'ouvrage ne manque pas.

⁴ Joséphine utilise le mot français « abusé » parce qu'il y a un glissement sémantique de l'anglais « *abused* » qui signifie « maltraité » voire presque « torturé »

⁵ Le sac dans lequel on enferme la tête des condamnés et la corde avec laquelle on les pend.

Les nouvelles ne sont pas bonnes. Le 7 avril, à Shiloh, les troupes confédérées ont perdu une bataille. Les pertes yankees ont été très élevées, mais nos troupes ont néanmoins dû se replier. Et surtout le Général Johnston a été tué dans les combats. C'est une lourde perte dont on ne mesure pas les conséquences à venir, me semble-t-il.

Tout a commencé la veille, le 6 avril. Shiloh se situe à l'ouest de théâtre des opérations. Le général de division Grant est entré profondément vers le sud en longeant le Tennessee – le cours d'eau, pas le territoire. Il a commencé par installer ce que les Américains nomment une « zone administrative ». Nous en France on parle plutôt d'une base de soutien d'intendance, mais en fait cela revient un peu au même. Ils ont procédé comme nous le faisons. Avec un élément d'avant-garde frais et bien armé, Grant a fait prendre une tête de pont qui s'est embossée pour sécuriser une ligne de coup d'arrêt. Ensuite le gros de ses troupes s'est déployé en sûreté et les charrois de munitions et de nourriture ont apporté de quoi établir des dépôts avancés. Seulement avant que le train des équipages ait pu terminer sa mission d'approvisionnement des troupes de mêlée, Toutant de Beauregard et Johnston ont monté une attaque surprise sur le camp de Grant. Ils ont surgi de la terre ferme avec pour intention de prendre en étau les troupes yankees entre leur charge et les marais d'Owl Creek. Ils voulaient réduire l'Armée du Tennessee de Grant avant l'arrivée du deuxième échelon qui était en marche, l'armée de l'Ohio commandée par le général de division Don Carlos Buell. Mais la mêlée a été telle que plus personne dans nos rangs ne savait qui était où et Grant en a profité pour se replier en ordre vers le nord-est en direction de Pittsburgh Landing. Ils sont arrivés jusqu'à Hornet Nest où ils ont dû s'arrêter parce que la route était coupée par les inondations. Les mêmes qui nous ont coûté cher en mars. Là, les yankees se sont mis en défensive en mettant en œuvre une forte composante d'artillerie. Nos troupes se sont « cassé le nez » et ont cessé d'avancer dans l'après-midi. Johnston qui commandait dans le camp confédéré a été tué dans la journée mais je n'ai pas de détail. Il nous faut attendre les récits de soldats qui en reviendront. Beauregard prend le commandement et décide d'attaquer en début de nuit. Pas question d'attendre : les Confédérés avaient déjà perdu assez de temps et l'armée de l'Ohio devait ne plus être loin.

En fait elle est arrivée au moment de l'offensive de Beauregard. La nuit a figé les positions. Au petit matin, les yankees ont lancé une attaque conjointe et les deux armées de l'Ohio et du Tennessee ont attaqué à l'aube. La mêlée a paraît-il été féroce et, submergées par la supériorité numérique des yankees, nos troupes ont dû se replier sur Corinth et n'ont pas pu enrayer l'avance de Grant et Buell.

Non seulement c'est un revers militaire, mais surtout cela a été la bataille la plus sanglante de depuis le début des opérations l'année dernière.

Je me méfie des informations que j'ai lues dans les journaux, parce que l'ampleur du désastre a sans doute été minimisée, mais en tout cas il n'a pas été possible de dissimuler cette défaite. Je repense à notre dîner l'autre soir avec Robert Lee. Je comprends qu'il soit parfois un peu pessimiste. Quant à ce porc de Paul Hunter et ses bagnards en cavale, ils feraient mieux de se faire tuer au front que de chercher des poux dans la tête d'André.

Après le dîner, nous restons un peu avec Élisabeth et Aldebert dans le salon. Hélène est inquiète de ce que va faire Hunter.

- Pour le moment, il a beaucoup à faire avec ses recherches de déserteurs. Il ne vient tourner autour de nous que de temps à autres. Mais il continue à enquêter sur André. Et ça énerve les officiers de l'État-major de la Place de Charleston. On ne peut pas confier de secrets militaires à des gens comme Hunter. Pierre-Hubert, je ne vous l'ai pas encore dit mais le chef du 2^e bureau interarmées de Charleston voudrait vous entretenir à ce sujet.

- Pourquoi moi ?

- Vos capacités dans ce genre d'affaires ne sont plus à démontrer. Vous avez du tact et de l'expérience et surtout vous avez fait vos preuves. Il faut savoir que Hunter est l'homme

de main non seulement de Stephan Hintermaier ce qui lui donne un certain poids mais ce qui est plus grave, il est soutenu par des radicaux qui prônent la guerre à outrance, la plus grande rigueur dans le maintien de l'esclavage et surtout une totale intransigeance avec Washington. Ces va-t-en-guerre sont du genre « En avant, vous-autres, armons-nous et partez ». On ne peut donc pas les considérer comme des soutiens de Jeff Davis et le gouvernement de la Caroline du Sud se sent devoir prendre des gants avec eux. Une bonne partie de la police a été mobilisée et les autorités ne disposent plus des moyens d'empêcher ces néfastes se nuire.

- Et en quoi suis-je censé être une aide pour le 2^e Bureau Militaire ?

- L'Amiral « Smith » vous le dira mieux que moi. Mais je ne serais pas surpris qu'il vous suggère quelque opération qui mettrait fin à ces enquêtes exaspérantes de Paul Hunter et se sbires.

*

* *

Nous partons Sié et moi avec le boguet attelé de la petite jument. J'ai rendez-vous avec l'Amiral « Smith » en personne à dix heures précises. Je suis armé de mon LeMat et d'un fusil à deux coups. Aldebert m'a annoncé l'arrivée prochaine à la plantation d'un fusil Spencer en calibre 56-56, mais pour le moment les seules armes longues à plus d'un coup sont les fusils de chasse à deux canons. Et encore sont-ils à percussion. J'aurais bien aimé que nous disposassions de fusils français à broche, mais il est vraiment très difficile de se fournir en munitions. Sié m'a appris tout à l'heure lorsque je cherchais un fusil dans le magasin d'armes que le calibre 10 que Gidéon a opportunément fait paraître lors de la visite des trois crapauds de la milice est une arme française qui lui appartient. C'est un legs de Maître Kahana à son ancien potard. Je porte bien évidemment mon cher LeMat et Sié, en homme libre, porte aussi un revolver. Je ne l'ai pas identifié parce qu'il le porte dans un étui fermé mais il est de grande taille, adapté à ses grosses mains de travailleur. Nous nous sommes mis d'accord. Puisqu'il conduit, je serai le porte-fusil de l'équipage. Malgré mes craintes – que partageait Aldebert – nous faisons un trajet sans histoire jusqu'à l'état-major. Sié commence à être connu, depuis le temps qu'il me conduit. Je lui confie le fusil et je suis le planton qui m'attend au poste de garde. Tandis que Sié va garer la voiture guidé par un autre planton, je pénètre dans le bâtiment, un peu circonspect. Le sous-officier chef de poste vérifie que mon revolver est bien en position de sécurité, avec le chien posé entre deux cheminées, puis me laisse passer avec un sourire d'excuse. Les consignes sont les consignes.

L'aide de camp est à son poste dans l'antichambre du bureau du chef de cabinet de l'Amiral. Il est occupé à vérifier l'état des armes de l'amiral que l'ordonnance vint de finir d'entretenir. L'ordonnance est un nègre en civil. Je ne pose pas de question mais je pense qu'il n'est pas affranchi. Il n'a apparemment pas bénéficié du décret portant manumission des esclaves volontaires pour servir dans l'armée.

Le chef de cabinet m'attend derrière son bureau et se lève lorsque l'aide de camp m'introduit. Je suis un peu surpris de ce protocole inhabituel.

- L'Amiral vous prie de bien vouloir attendre un petit peu. Son entretien avec son visiteur précédent n'est pas tout à fait terminé. »

Un ange passe, louvoyant entre les nuages de guerre qui parsèment l'atmosphère du bureau et puis la lourde porte en bois précieux s'ouvre et laisse passer un grand homme en redingote qui tient un haut-de-forme à la main. Il nous regarde d'un air courroucé, le chef de cabinet et moi.

- ¡ *Hasta luego* ! » lui lance l'Amiral goguenard. L'autre hausse les épaules et sort en marmonnant une phrase étouffée par la rage mal contenue mais où je distingue nettement de mot « *Dummkopf*⁶ ».

⁶ En allemand, équivalent de « connard ».

L'Amiral ignore superbement la sortie de l'individu dont l'éducation se semble pas cadrer avec sa mise de bourgeois aisé et me fait signe d'approcher. Je rectifie instinctivement la position et m'approche de la porte du bureau. L'Amiral est en civil.

- Asseyez-vous, Baron. Je sais qu'il est un peu tôt, mais aimeriez-vous un verre de brandy ? J'ai ici un armagnac qui m'est arrivé par le commerce des briseurs de blocus et qui arrive de la région d'Auch, en France. Je brûle de le goûter, mais je tenais à le faire en bonne compagnie. »

Ces avances d'urbanité me mettent sur mes gardes. Toutefois, la perspective d'un armagnac de la Région d'Auch ne peut que me seoir. Et après tout, cela ne m'engage à rien. J'accepte donc la liqueur avec un éclair dans le regard qui veut manifester une plaisir que je ne ressens pas tout à fait. Tandis que l'Amiral sert la liqueur, je reconnais sur la bouteille dont le bouchon était cacheté à la cire la marque du château de Salles. On est loin d'Auch, on serait plutôt du côté de Nogaro. J'étais un peu surpris, à propos de son « brandy » d'entendre l'Amiral parler d'Auch qui n'est pas en Armagnac. Mais après tout cet Américain bon teint ne connaît pas le Sud-Ouest de la France, on ne peut lui en vouloir. Je chauffe le gobelet d'argent entre mes mains tout en respirant avec délice les effluves de la liqueur vieillie une quinzaine d'années en fût de chêne. Mais surtout je fais mine de me moquer complètement de ce que va me demander le chef du renseignement militaire de la région de Charleston. C'est lui qui en vient au fait.

- Je suppose qu'Aldebert Toppenot vous a parlé de ce que je voudrais vous demander...

- Non Amiral. Il m'a simplement mandé que vous souhaitiez me rencontrer, mais j'ignore absolument à quel sujet a lieu notre entretien.

- Vous avez vu Hunter. Paul Hunter. Le capitaine de la milice de recherche des déserteurs pour le Comté de Charleston.

- Et les deux forbans qui le suivent comme leur Messie.

- Hunter prend un mauvais chemin. Il est en train de se dévoyer comme l'a fait Quantrill. Il faut l'arrêter.

- Faites. La Caroline du Sud est sous loi martiale, il me semble. » L'Amiral Smith me regarde par-dessus ses binocles. Il a l'air de se demander comment aborder un sujet difficile. Manifestement il ne sait pas comment commencer et je n'ai pas la moindre intention de lui faciliter la tâche. Il termine son gobelet d'Armagnac et se lance.

- Vous savez, évidemment, que les citoyens de la Confédération des États d'Amérique ne sont pas tous du même avis en ce qui concerne la politique. En particulier, il existe des tendances radicales qui voudraient voir le Président Davis suivre une voie plus dure envers les nègres et plus offensive envers Washington. Le plus grave de cette situation, c'est que les tenants les plus actifs de cette tendance radicale ne se trouvent pas au front où ils pourraient donner libre cours à leurs fantasmes... disons... héroïques, non ils sont à l'arrière car il faut bien faire tourner le pays pour financer la guerre. Seulement ces baroudeurs de salons ne participent pas vraiment, en général au financement de la guerre. Ils profitent de la guerre pour se remplir les poches. Vous ne vous en rendez sans doute pas compte parce que les Toppenot ne sont pas de cette engeance. Aldebert n'a pas augmenté ses bénéfices depuis que les cours des marchandises augmentent. Il a augmenté ses prix, mais pour tenir compte du coût croissant des matières premières importées, sans plus. Il existe en outre une engeance redoutablement malhonnête qui se résume en pillards de droit commun et en pillards de droit public. »

Je ne dis rien mais lève mon sourcil gauche. « Smith » se penche en avant et prend dans sa cave à cigares un petit « niña » de Virginie. Il m'en offre un d'un simple mouvement de sourcils mais je le remercie poliment en agitant la tête et en levant la main. Je ne fume que rarement. L'Amiral continue.

- Ce que je nomme les pillards de droit public sont ces bandes de nervis auxquels on a confié des missions de police ou de douane et qui en profitent pour laisser le champ libre à leurs bas instincts. Extorsion, violence, abus en tous genres, voici leurs modes d'action qui révèlent un comportement bestial. De petits chefs inaptes au commandement de guerre et qu'on a occupés en leur confiant parfois hasardeusement des responsabilités qui demanderaient une rigueur morale dont ils ne savent pas qu'elle puisse exister. On trouve de tels individus essentiellement dans les posses armées lorsqu'ils servent de renforts aux officiers de police dont les hommes ont été mobilisés pour la guerre ; dans les équipes de lutte contre le marché noir, et là on en a trouvé qui s'y livraient eux-mêmes avec des denrées et des biens qu'ils avaient confisqués à des trafiquants qu'ils avaient arrêtés et lynchés. Ces cas ont été fort rares, heureusement et les deux condamnés à mort par pendaison pour de tels crimes ont expié en outre des crimes d'avant-guerre pour lesquels ils avaient échappé à la justice. Si un jour on se met à installer des camps de prisonniers en abandonnant le système de la libération sur parole, je crains le pire.

- Quel système de la libération sur parole ?

- Vous ne savez pas ? Il n'y a pas que les hôpitaux qui aient été surchargés l'année dernière. Les pénitenciers et les prisons aussi. Or, il n'y avait aucune raison d'interner des soldats qui n'étaient coupables que d'avoir pris les armes sur ordre du gouvernement de leur État pour faire une guerre pour laquelle ils avaient été mobilisés de force ou même s'étaient portés volontaires par courage patriotique. Nous nous sommes donc entendus avec nos homologues yankees pour libérer les prisonniers de guerre sur parole après qu'ils aient prêté serment de ne pas reprendre les armes.

- Et cela marche ? Je veux dire, ils ne reprennent pas les armes ?

- Ils rejoignent leur unités, rendent compte de leur capture et de leur serment et ensuite on les mute dans d'autres unités. Nous n'avons pas les structures de détention de prisonniers de guerre et les yankees non plus. Tout le monde trouve son avantage. Mais je pense que cela ne durera pas. Dès que les yankees auront constitué des camps de prisonniers de guerre, ils ne nous renverront plus nos soldats prisonniers. Nous aurons donc à faire de même. Mais pour le moment, on se trouve donc avec des soldats sans armes qui parcourent les routes pour rejoindre leurs unités ou leurs villes afin de rendre compte de leur situation. Hélas, il y a aussi des déserteurs qui, eux, fuient les patrouilles de recherches constituées au niveau de chaque comté. Aldebert m'a dit que vous avez eu la visite de Paul Hunter, donc vous savez de quoi je parle. Hunter est l'exemple même de planqué à l'arrière qui se livre à tous ses trafics sous couvert d'imposition de la loi⁷. Il a tué au mois de décembre un prétendu déserteur porteur de son certificat de serment prononcé devant un major yankee qui l'avait fait jurer pour le libérer sur parole. Il s'est arrêté à l'injonction de Hunter, il a expliqué son cas, a eu un geste vers la poche de poitrine de sa vareuse. Hunter l'a abattu d'un coup de carabine. Lors de l'enquête il a déclaré qu'il pensait que le « déserteur » allait sortir une arme.

Comme nous sommes sous loi martiale, il n'y a pas eu de grand jury et Hunter a bénéficié d'un non-lieu. Ses deux « deputies » ont demandé à être changés de patrouille pour ne plus travailler avec lui. Et il s'est trouvé deux volontaires, des Français comme lui, pour faire partie de son équipe. C'est de ces gens que je voudrais vous parler.

- Amiral, vous taxez Hunter d'être français. Je crains que ce ne soit pas tout à fait exact. Je l'ai entendu parler. Il a un accent Wallon de la région minière et industrielle du sud de la Belgique. Je pense à Charleroi ou à Mons, voire Liège. Ce qui expliquerait que les deux Français qui l'accompagnent aient décidé de joindre leur sort au sien. Les deux sont des bagnards en rupture de ban qui ont quitté sans autorisation la Guyane où ils étaient relégués après avoir purgé une peine assortie du bannissement. L'un des deux est une horreur et une

⁷ Pierre-Hubert a traduit mot à mot l'expression états-unienne « Law enforcement » que nous traduirions plutôt de nos jours par « maintien de l'ordre » qui est une traduction qui ne me convient pas tout-à-fait.

âme pour la rédemption de laquelle Dieu le père Lui-même va devoir user de toute Sa puissance. Et encore ne suis-je pas certain qu'il puisse arracher cette âme perverse à Satan. L'autre est plus un suiveur. Un homme de peu d'intelligence qui est tombé dans le malheur et la délinquance pour avoir suivi des mauvaises influences qu'il n'avait pas détectées. Ils se sont acoquinés lorsqu'ils se sont retrouvés au mitard de l'île du Diable. Je n'en ai pas les détails exacts mais c'est ce que m'a exposé le moins dangereux des deux. En revanche, le plus criminel n'a caché à personne sa haine des nègres et son « but de guerre ».

Je narre alors à l'Amiral la saillie qu'il a faite chez nous devant nos ouvriers. L'amiral saisit la balle au bond.

- Baron, je vais vous demander de nous débarrasser de ces trois-là. Attendez, ne dites rien. Vous comprenez bien que dans la situation actuelle, les nègres ne sont pas plus unis que les blancs en matière de politique. Eux aussi ont leurs extrémistes et leurs modérés. Ouir de tels propos qui vont se propager ne fût-ce que par le bouche à oreille sur les marchés ne peut que fournir aux abolitionnistes les plus pressés et acharnés, qu'ils soient nègres, chicanos ou wasps, tous les prétextes à la collaboration la plus servile avec les yankees. Je ne puis conduire ces trois hommes devant une cour. Les deux Français, je le pourrais sans doute, mais c'est beaucoup plus difficile en ce qui concerne Hunter. Il est soutenu par trop forte partie politique. Il a derrière lui... »

L'Amiral s'arrête net. Il me regarde mais je me garde bien de lui livrer le nom de Stephan Hintermaier. J'attends impassible qu'il se décide à me le « révéler ». Devant ma « poker face », l'Amiral est bien obligé de continuer. Il n'a que deux options soit il me dit qui est derrière Hunter, ou trouver une formule pour se raviser et ne rien me dire. Il choisit la deuxième solution et poursuit :

- Après tout, peu vous importe. Il vous suffit de savoir que vous êtes couvert au plus haut niveau du gouvernement. Voici comment il serait souhaitable que vous procédassiez...

- Pardon, Amiral. Je tiens à savoir dans quelle situation je vais me trouver. Je vous rappelle que je suis tout de même français et que je relève donc de l'Ambassade de France à Washington. Avant d'accepter ou non, je tiens à savoir pourquoi le gouvernement de la Confédération des États d'Amérique n'ose pas régler une bonne fois pour toutes le sort de Hunter et ses sbires. Qui est donc derrière lui ? »

-Vous avez raison... »

Et l'Amiral se décide enfin à entrer dans un exposé des tensions politiques en Caroline du Sud. Il évoque alors le cas de ce fameux Stephan Hintermaier. Et j'en apprend beaucoup plus sur lui que par Aldebert. En particulier que le demi-frère de cet « Allemand » n'est autre que le « parrain » de la mafia allemande du port de New York. Là l'Amiral se lance dans un exposé détaillé sur les rivalités de gangs entre les Irlandais et les Allemands, Il ne sait pas que j'ai pratiqué cette bande sur place. Je l'écoute patiemment, néanmoins, parce que comme on dit en Chine, « L'ignorance est parfois un grand bienfait. » Le plan de l'amiral est d'une simplicité biblique : il « suffit » de faire faire le travail par les « indiens d'André ». Ah oui ! À dire comme cela de derrière un bureau d'acajou de la direction du deuxième bureau interarmées de l'état-major des forces de Caroline du Sud, c'est tout simple. Mais il va falloir sérieusement se pencher sur la question. Naturellement j'accepte la mission d'autant plus que tout ce qu'on attend de moi, c'est de faire cesser toute enquête de Hunter. Et surtout de ne pas demander d'ordres pour cette mission ni de laisser de traces qui puissent désigner les autorités officielles comme donneuses d'ordre.

Eh bien on va donc mettre une fin définitive à cette enquête sur la disparition d'André Toppenot. Seulement j'ai encore quelques questions à poser et d'abord à l'Amiral.